

Cahiers du
MONDE RUSSE

Cahiers du monde russe

Russie - Empire russe - Union soviétique et États
indépendants

48/1 | 2007

Émigrations au début du XXe siècle

L'émigration russe et les élites culturelles françaises 1920-1925

Les débuts d'une collaboration

LEONID LIVAK



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/monderusse/8984>

DOI : 10.4000/monderusse.8984

ISSN : 1777-5388

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 15 janvier 2007

Pagination : 23-43

ISBN : 978-2-7132-2146-0

ISSN : 1252-6576

Référence électronique

LEONID LIVAK, « L'émigration russe et les élites culturelles françaises 1920-1925 », *Cahiers du monde russe* [En ligne], 48/1 | 2007, mis en ligne le 01 janvier 2007, Consulté le 03 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/monderusse/8984> ; DOI : 10.4000/monderusse.8984

Cet article est disponible en ligne à l'adresse :

http://www.cairn.info/article.php?ID_REVUE=CMR&ID_NUMPUBLIE=CMR_481&ID_ARTICLE=CMR_481_0023

L'émigration russe et les élites culturelles françaises 1920-1925. Les débuts d'une collaboration

par Leonid LIVAK

| Editions de l'EHESS | *Cahiers du monde russe*

2007/1 - Vol 48

ISSN 1252-6576 | ISBN 9782713221460 | pages 23 à 43

Pour citer cet article :

—Livak L., L'émigration russe et les élites culturelles françaises 1920-1925. Les débuts d'une collaboration, *Cahiers du monde russe* 2007/ 1, Vol 48, p. 23-43.

Distribution électronique Cairn pour les Editions de l'EHESS.

© Editions de l'EHESS. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

LEONID LIVAK

L'ÉMIGRATION RUSSE ET LES ÉLITES CULTURELLES FRANÇAISES 1920-1925

Les débuts d'une collaboration

Les études sur la vie intellectuelle et culturelle de l'émigration russe en France sont encore trop lacunaires pour que l'on puisse espérer comprendre et analyser la « Russie en exil » au-delà du regard des historiens et des mémorialistes issus de l'émigration même. Les écrits de ces derniers n'ont cessé d'exercer leur emprise sur les chercheurs d'aujourd'hui, leur léguant préjugés idéologiques, mythes culturels et approches méthodologiques d'une autre époque. Les travaux scientifiques récents comme les découvertes de nouveaux fonds d'archives accusent plus encore ces lacunes. Celle que l'on se propose de combler ici concerne les rapports professionnels et les échanges intellectuels entre l'intelligentsia russe émigrée et les élites culturelles françaises.

Notre connaissance du sujet est inégale pour l'ensemble de la période de l'entre-deux-guerres. Nous disposons de plus de données sur les contacts entre émigrés et Français vers la fin des années 1920 et au long des années 1930 à travers les publications qui en sont issues (les comptes rendus du Studio franco-russe, 1929-1931, par exemple). Mais c'est surtout aux mémorialistes émigrés professionnellement engagés dans l'activité francophone que nous devons d'être mieux informés¹. Cependant, ces mêmes mémorialistes passent sous silence les relations entre émigrés et Français dans la première moitié des années 1920, soit en raison de leur absence de Paris à l'époque, soit parce qu'ils n'entrent qu'après 1925 dans la vie culturelle de l'émigration, pour des raisons d'âge ou d'idéologie. Même le magistral ouvrage de Gleb Struve *Russkaja literatura v izgnanii* [*La Littérature russe en*

1. Vladimir Vejdle, Nikolaj Berdjaev, Zinaïda Šahovskaja, Vasilij Janovskij, Elena Izvol'skaja.

exil, 1956] ignore totalement les rapports entre émigrés et Français dans la première moitié des années 1920. Or, à la lumière de nos récentes recherches bibliographiques et découvertes dans les archives des bibliothèques françaises, ces rapports s'avèrent d'une importance capitale pour une meilleure compréhension du parcours intellectuel et culturel des émigrés russes en France.

Un des rares témoignages directs sur l'importance de ces contacts au début des années 1920 provient de l'ébauche de l'histoire de l'intelligentsia émigrée que Zinaïda Gippius entreprit d'écrire vers 1940. Divisant l'histoire de l'émigration en quatre étapes quinquennales, voici ce qu'elle dit de la période 1920-1925 :

Beaucoup [d'émigrés] tissent des contacts avec les cercles français, avec les dames du beau monde et les écrivains. [En marge :] *Le Mercure de France*, Béhague, le dîner chez Herriot. [...] La naissance de toutes sortes de sociétés, d'entretiens, de conférences, etc. [En marge :] Les soirées Saharov, Béhague. Les réceptions chez d'autres [...] Les publications en français ².

La richesse d'information de ces quelques lignes appellerait un commentaire supplémentaire de plusieurs pages sur un monde ignoré depuis trop longtemps. Nous disposons désormais de suffisamment de documents d'archives et d'informations bibliographiques qui pourraient remettre en cause radicalement les idées reçues sur l'émigration russe, en particulier cette représentation mythique de l'isolement des émigrés face aux élites culturelles françaises³ dans l'entre-deux-guerres.

Contrairement à une des idées reçues, les écrivains et les penseurs russes émigrés trouvèrent à leur arrivée en France – grâce à la convergence de plusieurs facteurs culturels et sociopolitiques de l'immédiat après-guerre – une atmosphère exceptionnellement favorable à la réception et la propagation de leurs œuvres et de leurs messages.

La France intellectuelle, encore traumatisée par la guerre et à la recherche de moyens pour en prévenir une nouvelle, s'est ouverte de façon inédite aux cultures étrangères. Cette ouverture s'est manifestée par l'essor exceptionnel des traductions, en particulier d'auteurs russes émigrés, qui bénéficièrent, comme plusieurs critiques français eurent l'occasion de le remarquer, d'une attention privilégiée. Dominique Braga écrit ainsi en 1922 :

Parmi les traductions offertes actuellement au public français, la grosse majorité appartient sans conteste au domaine des littératures anglo-saxonne et russe [...] 1922 sera l'année des Tchekhov, Bounine, Kouprine, Merejkowski. En ce qui concerne les Russes, une excellente opportunité était fournie à nos éditeurs du

2. Temira Pahmuss, « Zinaïda Gippius : Istorija emigrantskoj intelligencii », *Russian Language Journal*, 26 (94-95), 1972, p. 3.

3. Voir Leonid Livak, « Nina Berberova et la mythologie culturelle de l'émigration russe en France », *Cahiers du Monde russe*, 43 (2-3), 2002, p. 463-478.

fait que bon nombre d'écrivains qui avaient fui leur pays pour échapper à la révolution, se trouvent depuis de nombreux mois des hôtes de la France.

Deux ans plus tard, en écho à Braga, Jean Guéhenno explique :

Il semble que la guerre ait encore développé ces échanges spirituels. Trois ou quatre maisons d'édition prétendent maintenant à Paris au titre de « Bibliothèque cosmopolite » [...] Ce sont encore les Russes, il est vrai, qu'on traduit le plus. Deux révolutions les ont remis à la mode, et ce sont, il faut l'avouer, procédés de lancement de nature à rendre jaloux les plus habiles des agents de publicité⁴.

L'engouement pour les auteurs russes contemporains était tel que la maison d'édition Bossard lança à grand succès, sous la direction du traducteur Henri Mongault, la « Collection des textes intégraux de la littérature russe », qui accueillit, entre 1921 et 1925, les œuvres de Konstantin Bal'mont, Ivan Bunin, Zinaïda Gippius, Georgij Grebenščikov, Aleksandr Kuprin, Dmitrij Merežkovskij, Ivan Šmelev, Mark Slonim, etc.⁵ À l'évidence, les conditions offertes par Bossard aux écrivains émigrés étaient généreuses et leur rapportaient un revenu supplémentaire assez important⁶.

À cette ouverture du marché du livre aux auteurs émigrés s'ajoutaient deux autres facteurs qui ne pouvaient qu'attiser plus encore l'intérêt des Français pour les Russes. C'était d'abord le côté « exotique » de l'exil d'un grand nombre d'étrangers de rang social et culturel élevé, qui n'était pas sans rappeler l'émigration française après 1789 et qui fournissait la matière romanesque d'une abondante littérature, comme en témoigne la mode des personnages russes émigrés dans la littérature française de l'époque⁷. De plus, l'intérêt pour la Russie révolutionnaire provenait en partie de cette importante couche du lectorat français qui, ayant investi massivement dans les emprunts russes du gouvernement impérial non reconnus par

4. Dominique Braga, « Littérature russe », *L'Europe nouvelle*, 31, 5 août 1922, p. 976 ; Jean Guéhenno, « Le goût des livres étrangers », *La Grande Revue*, 113, 1^{er} janvier 1924, p. 511. Voir aussi Edmond Jaloux, « Sur les traductions », *Les Nouvelles littéraires, artistiques et scientifiques*, 29, 5 mai 1923, p. 2.

5. Dominique Braga, « Les dernières traductions », *L'Europe nouvelle*, 1, 6 janvier 1923, p. 19 ; André Pierre, « Traductions françaises d'écrivains russes modernes », *L'Europe nouvelle*, 29, 22 juillet 1922, p. 919 ; André Mazon, « Publications », *Revue d'Études slaves*, 3 (1-2), 1923, p. 143 ; Edmond Jaloux, « L'Année littéraire étrangère », *L'Éclair*, 12362, 7 janvier 1923, p. 2.

6. Le 7 juin 1921 Gippius écrit à Bunin de Wiesbaden « à propos de l'indépendance et de la liberté complète (auxquelles s'ajoute une vie pas chère), si vous en avez besoin pour quelques semaines de repos – on est très bien ici. [...] Demandez à Bossard une avance de trois mille (même cette somme serait excessive), faites vos valises et partez », T. Pahnuss, *Stranicy iz prošlogo. Iz perepiski Zinaïdy Gippius*, Francfort : Peter Lang, 2003, p. 85.

7. Claude Anet, *Ariane, jeune fille russe et Quand la terre trembla* (1921) ; Paul Morand, « La Nuit turque » (dans *Ouvert la nuit*, 1922) ; Jean Vignaud, *Niky : Roman de l'émigration russe* (1922) ; Etienne Burnet, *Loin des icônes : Roman des émigrés russes* (1923) ; Georges Imann, *L'Enjoué* (1923) ; Francis Carco, *Vérotchka l'étrangère* (1923) ; Serge de Chessin, *Les Épaves blanches* (1924) ; Joseph Kessel, Elena Izvol'skaja, *Les Rois aveugles* (1925).

les bolcheviks, comptait sur la chute du régime soviétique pour récupérer sa mise. Tant que la République française refusait de reconnaître le gouvernement de Lenin, l'avenir de la Russie et de ses obligations d'avant 1917 apparaissait suffisamment incertain pour valoriser toute source d'information – littéraire, journalistique ou autre – qui éclairerait l'expérience communiste russe ou, plus simplement, rendrait accessible l'histoire et la culture russes. Or qui était mieux qualifié que l'élite culturelle exilée en France pour donner un avis autorisé ?

Il n'est donc pas surprenant qu'à partir de 1920 et jusqu'à l'automne 1924 la faveur dont jouit l'intelligentsia exilée dans les maisons d'éditions et dans la presse françaises atteignit un degré qu'elle ne retrouvera qu'au début des années 1930⁸. Les traductions d'auteurs émigrés se répartissent alors en trois catégories : les belles-lettres, les mémoires de la vie sociopolitique et culturelle des vingt dernières années, les analyses de la situation en Russie soviétique. Ainsi, entre 1920 et 1925, des personnalités aussi divergentes du point de vue idéologique ou esthétique qu'Anton Denikin, Petr Krasnov et Aleksandr Kerenskij, Georgij Grebenščikov et Semen Juškevič, Vadim Rudnev et Boris Savinkov, Mark Slonim et Vladimir Puriškevič, publièrent toutes un livre *en français* ; Pavel Apostol, Mark Višnjak et Vladimir Burcev - deux ; Mark Aldanov et Simon Zagorskij - trois ; Grigorij Aleksinskij et Andrej Levinson - quatre ; Ivan Bunin et Lev Šestov - cinq ; Aleksandr Kuprin - sept ; Dmitrij Merežkovskij - neuf. À part Bossard, deux autres éditeurs parisiens, Plon et Payot, exploitèrent systématiquement la présence en France d'auteurs émigrés. Des ouvrages d'exilés russes furent aussi publiés par d'autres grandes maisons, comme Alcan, Calmann-Lévy, Armand Colin et Stock. Vers la fin de 1922, tout auteur émigré se devait de publier chez un éditeur français. Gippius écrivait ainsi à Vladimir Zlobin : « il me paraît tout à fait indécent de ne pas avoir publié jusqu'à maintenant un seul livre en français » (1^{er} décembre 1922), ce qui « me permettrait d'entrer dans la presse française au-delà du *Mercure* [*de France*] » (4 décembre)⁹.

Car *Le Mercure de France*, qui devint, en effet, le haut lieu du journalisme et de la littérature émigrés, comptait dans son comité de rédaction, selon Gippius, des « amis des Russes » qui « comprennent très bien et la Russie et les bolcheviks »¹⁰. Un grand nombre d'essais, de récits, d'extraits de romans, de mémoires, de documents d'archives et de recensions d'ouvrages paraissant au *Mercure* entre 1920 et 1925 furent signés d'Aleksinskij, Bal'mont, Gippius, Kuprin, Maklakov, Merežkovskij, Solomon Pozner, Savinkov, Šestov, Šmelev, Teffi et Juškevič. Cette revue de centre droit, la plus accueillante pour les Russes exilés et farouchement opposée au régime soviétique, représentait une voie d'accès royale à la presse française. Mais le *Mercure* était loin d'être le seul parmi les grands périodiques à

8. Sur la périodisation et la nature de l'activité francophone des auteurs émigrés, voir Leonid Livak, « K izučeniju učastija ruskoj emigracii v intelektual'noj i kul'turnoj žizni mežvoennoj Francii », in *La Réception de la littérature française par les écrivains émigrés russes à Paris, 1920-1940*. Colloque international, Université de Genève (à paraître).

9. Pahnuss, *Stranicy...*, p. 320, 323.

10. *Ibid.*, p. 180, lettre à Vera Bunina du 4 mai 1933.

s'ouvrir aux émigrés. Des noyaux de collaborateurs russes se formèrent vers 1922 dans *Comoedia*, *L'Éclair*, *Le Figaro*, *L'Intransigeant* et *Le Populaire*. Les émigrés furent accueillis à bras ouverts dans plusieurs revues politiques et littéraires, telles que *Les Nouvelles littéraires, artistiques et scientifiques*, *La Revue de Paris*, *La Revue de France*, *La Revue des Deux Mondes*, *La Vie des Peuples* et *La Revue de Genève* (diffusée en France au même titre que les revues françaises.) En plus des collaborateurs au *Mercure*, dont la majorité écrivait pour d'autres journaux et revues français, citons ces exilés connus des lecteurs de la presse française de l'époque : Tat'jana Aleksinskaja, Vladimir Burcev, Georgij Škljaver, Vasilij Šul'gin, Avgusta Damanskaja, Fedor Dan, Vladimir Drabovič, Elena Izvol'skaja, Aleksandr Kerenskij, Andrej Levinson, Georgij L'vov, Pavel Miljukov, Boris Nol'de, Aleksej Remizov, Orest Rozenfel'd, Sergej Sazonov, Boris Suvorin, Viktor Černov, Mark Višnjak et Vladimir Zenzinov.

Pendant cette période, les positions politiques des émigrés n'influençaient guère l'attitude des éditeurs et des rédacteurs à leur égard. Les collaborateurs russes étaient appréciés non en tant que membres d'une diaspora anticommuniste mais parce qu'ils représentaient une source d'informations sur un pays dont l'avenir importait aux lecteurs français. (Seul *Le Populaire*, organe du Parti socialiste, limitait son choix d'auteurs aux sociaux-démocrates). Le journal communiste *L'Humanité* ouvrit ses colonnes aux récits d'Arkadij Averčenko (14 juin 1921) et d'Ivan Bunin (3 et 4 février 1922), alors que *La Nouvelle Revue française* (centre gauche) accueillait les mêmes collaborateurs émigrés (Šestov, Šlecer, Grebenščikov) que la plupart des revues de droite. La situation ne changea qu'au début de 1925, lors de la reconnaissance diplomatique de l'URSS par le gouvernement Herriot. Ceci bouleversa la position de la diaspora russe, plaçant les périodiques et les éditeurs français devant un choix : donner la parole aux auteurs émigrés ou à leurs homologues soviétiques. S'ouvre alors une nouvelle page dans l'histoire des relations intellectuelles et culturelles entre émigrés et français¹¹.

*

Ainsi, dès le début de l'histoire de l'exil, l'intelligentsia émigrée chercha à rallier, avec succès, l'édition et la presse françaises. Mais comment les émigrés, dont la plupart n'avaient aucun lien professionnel avec les milieux parisiens avant leur expatriation, réussirent-ils à trouver une audience auprès de plusieurs périodiques et éditeurs français ? L'entrée en force d'une élite étrangère dans la vie culturelle et intellectuelle de la France ne saurait s'expliquer par la seule « atmosphère spirituelle » ou par la situation politique internationale de l'immédiat après-guerre. Il peut donc être légitime de s'interroger sur l'existence d'un effort organisé de la part de la diaspora russe pour créer un réseau de communication intellectuelle et culturelle avec ses hôtes.

11. Voir Livak, « K izučeniju učastija... »

Les informations dont nous disposons à présent permettent de retracer les trajectoires individuelles de quelques auteurs émigrés vers les cercles français. Lev Šestov, par exemple, devait le lancement de sa carrière en France à son traducteur, Boris Šleczer (Boris de Schloezer), lui-même émigré. Celui-ci, critique de littérature étrangère à la *Nouvelle Revue française*, monta une véritable campagne publicitaire afin d'y introduire le penseur et, avec le concours de Charles Du Bos et de Daniel Halévy, de le présenter aux maisons d'édition Plon et Grasset¹². Le succès de ses premières publications en français permit à Šestov un rapprochement avec André Gide et Charles Du Bos qui ne tardèrent pas à lui ouvrir les portes de plusieurs salons parisiens et l'inviter aux décades de Pontigny où Šestov rencontra l'élite de la vie culturelle française et se lia d'amitié avec quelques figures importantes du monde de l'édition (Paul Desjardins, Roger Martin du Gard, Jules de Gaultier)¹³. Šestov profita de ses nouveaux contacts pour promouvoir ses collègues émigrés, tel Aleksej Remizov qui lui doit son entrée dans l'édition française¹⁴. Le cas d'Ivan Bunin est semblable à celui de Šestov. La parution en 1921 du *Monsieur de San-Francisco* chez Bossard lança Bunin au cœur de la vie littéraire parisienne grâce à l'accueil enthousiaste de la presse. Vers 1922 l'auteur entretenait déjà des relations professionnelles et amicales avec Benjamin Crémieux et avec André Gide qui, dès 1922, persuada Desjardins d'inviter Bunin aux décades de Pontigny et lui facilita les démarches auprès des revues parisiennes¹⁵. Profitant de ses nouvelles relations dans le monde littéraire français, Bunin s'efforça d'y introduire Boris Zajcev lequel rejoignit sous peu ses collègues émigrés à Pontigny¹⁶.

Pourtant, en regard de l'importance, avant 1925, de la présence émigrée dans la presse et les maisons d'édition françaises, ces trajectoires individuelles ne suffisent pas à expliquer à elles seules les efforts effectués pour établir des formes de collaboration suivie entre les élites émigrée et française. Or ces efforts existaient bel et

12. Voir la lettre de Šleczer à Paul Boyer du 4 octobre 1923, N.A.Fr. 18862 ff 218-219, Département des manuscrits, Bibliothèque nationale de France ; les lettres de Šleczer à Charles Du Bos (1^{er} mai 1922 ; 26 mai 1923 ; 8 juillet 1923), Dossier Charles Du Bos, Ms 26685, Bibliothèque littéraire Jacques Doucet. Voir aussi Charles Du Bos, *Journal 1921-1923*, P. : Corrèa, 1946, p. 315-316 et Natal'ja Baranova-Šestova, *Žizn' L'va Šestova. Po perepiske i vospominanijam sovremennikov*, I, P. : La Presse libre, 1983, p. 220, 234.

13. Voir les lettres de Šleczer à Du Bos (25 juillet 1922, 31 janvier 1923, 8 juillet 1923, 19 août 1923), Dossier Charles Du Bos, Ms 26685, Jacques Doucet ; les lettres de Šestov à Fania et German Lovckij (12 février 1922, 15 mars 1922, 22 mars 1922, 29 août 1923, 31 août 1923), in Baranova-Šestova, *Žizn' L'va Šestova...*, I, p. 230, 232-233, 261-262 ; les lettres de Du Bos et de Jules de Gaultier à Šestov (21 mai 1923, 24 juillet 1923, 22 novembre 1923), *ibid.*, p. 252, 256-257, 301-302. Voir aussi Baranova-Šestova, *ibid.*, p. 235, 261.

14. Voir la lettre de Šestov à Max Eitington du 9 novembre 1923, *ibid.*, p. 300 et V. V. Reznikova, *Ognennaja pamjat'. Vospominanija o Aleksej Remizove*, Berkeley : Berkeley Slavic Specialties, 1980, p. 88, 125.

15. Voir les lettres de Crémieux (Ms 1066/2166-2169), Gide (Ms 1066/2770-2783) et Desjardins (Ms 1066/2209) à Bunin (I. A. Bunin Collection, Leeds Russian Archive, Leeds University ; les lettres de Bunin du 13 et 18 août 1922, Dossier André Gide, Ms Y 99-1, Jacques Doucet. Voir aussi François Chaubet, *Paul Desjardins et les décades de Pontigny*, P. : Presses universitaires du Septentrion, 2000, p. 111.

16. Voir la lettre de Bunin (non datée), Ms 6817000, Dossier Edmond Jaloux, Jacques Doucet.

bien et leur importance dans l'histoire de l'intelligentsia émigrée a été jusqu'ici sous-estimée. Sans prétendre en présenter un tableau exhaustif, nous nous proposons d'en évoquer quelques-uns. Il s'agit, notamment, de l'œuvre du Comité de secours aux écrivains et aux savants russes en France ; de la création d'un lieu d'échanges intellectuels sous l'égide de la Société des amis des lettres russes ; de projets d'éditions franco-russes entrepris à plusieurs reprises par les émigrés dans la première moitié des années 1920.

Le Comité de secours aux écrivains et aux savants russes en France, fondé en 1920 et dirigé jusqu'en 1925 par Nikolaj Čajkovskij avec le concours de Dmitrij Merežkovskij, Tihon Polner et le comte A. D. Nessel'rode, distribua pendant les deux premières années de son existence plus de 150 000 francs de secours, devenant la « planche de salut » d'un bon nombre d'auteurs émigrés¹⁷. Le Comité, au-delà de l'assistance matérielle, cherchait à offrir à ses bénéficiaires une assistance morale qui leur ouvre les portes de la vie intellectuelle et culturelle du pays d'accueil. Il concentra ses efforts sur la mobilisation des élites françaises en faveur des Russes non seulement pour la récolte de fonds mais également dans le but de faciliter la collaboration d'émigrés aux organes de presse et à l'édition françaises. Dans une allocution début 1922, Čajkovskij signale que le Comité « est parvenu à rassembler autour de lui quelques dizaines d'amis français de la culture russe, puissants et aguerris, qui se sont déjà organisés en groupement sous le nom de 'Section française' du Comité » et dont « l'activité, au nom de nos intérêts, auprès de cercles français les plus divers [...] laisse sérieusement croire aux bénéfices d'une telle entreprise¹⁸ ». Le mémorandum rédigé après la réunion organisationnelle des deux Sections du 4 novembre 1921 affirmait déjà que :

ces tout derniers temps, le Comité s'est convaincu de la nécessité de s'adjoindre une section française composée de personnalités jouissant d'une grande notoriété parmi la société française et connues en même temps pour leurs sympathies envers la Russie. Cette idée a trouvé un accueil chaleureux auprès de M. Édouard Herriot, député, ancien ministre, qui fut élu à l'unanimité président d'honneur du Comité. La section française n'est pas encore constituée : pour choisir les personnes qui en feront partie, le Comité compte beaucoup sur les précieuses indications de ses amis français¹⁹.

Ainsi, Édouard Herriot, chef du Parti radical et maire de Lyon, devint le premier président de la Section française, la duchesse d'Uzès et Paul Boyer, directeur de

17. J.-W. Bienstock, « À qui le prix Nobel ? », *Le Mercure de France*, 159 (583), 1^{er} octobre 1922, p. 278-279.

18. En russe, sans date, F delta rés. 832 (2)(1), Fonds du Comité de secours aux écrivains et aux savants russes en France, Bibliothèque de documentation internationale contemporaine (BDIC), Nanterre.

19. « Mémorandum du Comité de secours aux écrivains et aux savants russes », F delta rés. 832 (1)(5), Fonds du Comité de secours, BDIC.

l'École des langues orientales, ses vice-présidents, Jules Patouillet, professeur de russe, secrétaire général. Citons parmi les premiers adhérents : Anna de Noailles, poète et confidente de Marcel Proust ; Louis Barthou, ministre de la Défense nationale ; les poètes et romanciers Jean Giraudoux, Henri de Régnier, Edmond Haraucourt et Pascal Bonetti ; les socialistes Albert Milhaud et Paul Painlevé ainsi que l'idole de la droite, Maurice Barrès ; Léon Bailby et Émile Buré, journalistes et rédacteurs aux quotidiens *L'Avenir* et *L'Intransigeant* ; le dramaturge Henri Duvernois et les metteurs en scène Jacques Copeau et Sacha Guitry ; le musicologue Adolphe Boschot et l'historien d'art Louis Réau²⁰. D'ailleurs, les archives du Comité contiennent les listes de personnalités du monde artistique, de la presse et de la politique qui furent sollicitées par la lettre suivante²¹ :

Le tourment qui sévit en Russie a jeté sur les routes de l'exil les représentants les plus illustres de la pensée russe.

Savants, Professeurs, Écrivains, Artistes ont dû chercher en étranger un abri contre la terreur et la servitude. Avec eux, ils ont exporté le flambeau de la civilisation russe et ainsi ils ont sauvé et assuré les possibilités de renaissance de leur grande et malheureuse patrie.

C'est vers la France que la plupart d'entre eux se sont dirigés et ils y sont venus parce qu'ils savaient que pour l'élite des hommes ce n'est jamais être exilé que de vivre dans sa lumière.

Malgré les difficultés, malgré les avantages que donne ailleurs le taux de change, malgré la propagande et les efforts tentés en d'autres pays pour les attirer, ils y sont restés. Mais pour eux, déracinés, et de ce fait presque toujours dans l'impossibilité de vivre de leur labeur, le plus souvent sans ressources, la vie est dure terriblement. Leur détresse cachée et silencieuse est plus profonde que nous le saurions dire.

Aussi avons-nous pensé que ce serait à la fois un devoir et un honneur que de leur venir en aide et que pour cette œuvre au-dessus des opinions et des tendances personnelles, il était possible d'escompter le concours de tous ceux qui ont le souci de voir se recréer, dans un avenir que nous espérons proche, la grande et nécessaire amitié franco-russe.

C'est ainsi qu'à côté du Comité de secours aux écrivains et aux savants russes a été constitué un Comité français dont vous trouverez, ici même, la liste des premiers adhérents.

C'est votre adhésion à ce Comité que nous venons solliciter. Le prestige et l'autorité qui s'attachent à votre nom nous font vivement souhaiter de vous compter parmi nous. L'honneur que nous en retirerons et le concours de votre activité dans votre sphère d'influence si étendue nous seront une aide puissante.

Nous vous serions donc très obligés si vous vouliez bien nous adresser votre adhésion au Comité de secours aux écrivains et aux savants russes en France.

Nous vous prions d'agréer l'expression de nos sentiments les plus distingués.

Dans une liste du 15 février 1922, le comité de patronage de la Section française dénombre une cinquantaine de représentants des milieux politiques, artistiques et intellectuels, ainsi qu'une pléthore de personnalités du beau monde parisien qui

20. F delta rés. 832 (10)(11), Fonds du Comité de secours, BDIC.

21. F delta rés. 832 (10)(11), Fonds du Comité de secours, BDIC.

prêtèrent leur poids social à l'œuvre caritative du Comité²². Une note en annexe affirmait que « l'œuvre de rapprochement intellectuel franco-russe dont notre organisation est une des manifestations a rencontré le plus vif succès dans les milieux de l'élite française »²³. À partir de 1922, le formulaire du Comité mentionnait l'existence parallèle des deux Sections, russe et française, ainsi que les noms de leurs membres actifs.

En plus des contributions financières de particuliers et des subventions occasionnelles de fonds publics dus à des hommes politiques (Herriot, Barthou, etc.), le Comité pouvait compter sur la Section française dans trois domaines : l'assistance d'associations professionnelles ; l'organisation de manifestations publiques au profit des émigrés ; l'intégration d'auteurs émigrés au rang de collaborateurs de la presse française. Les plus importants parmi les organismes professionnels qui s'allièrent au Comité étaient la Société des Gens de lettres, dirigée par Edmond Haraucourt, et l'Union française (« Association nationale pour l'expansion morale et matérielle de la France ») dirigée par Henri Bergson, Paul Gaultier et Ernest Lavisse (cette dernière fournit un lieu de rencontres aux Sections et ouvrit aux émigrés les colonnes de son organe, *La Revue bleue*)²⁴. Le brouillon de la conférence de Čajkovskij du 2 novembre 1921 éclaire sur le rôle de la Section française dans l'intégration des exilés dans la presse française. Les membres de la Section y sont classés selon les périodiques qu'ils représentent (Albert Cahuet pour *L'Illustration*, Mony Sabin pour *L'Action nationale*, Douzet et Ripault pour *Le Radical*. Ils accueillirent tous plusieurs auteurs russes à partir de 1921) et selon leur part dans la recension de livres d'émigrés (Raoul Labry, Albert Milhaud) ; cette dernière fonction était stratégique car en dépendait la visibilité des auteurs émigrés sur le marché du livre et auprès des lecteurs²⁵.

En 1921-1922 l'activité de la Section française s'exprima aussi à travers l'organisation d'événements culturels publics au profit du Comité ou aux fins de promouvoir les contacts entre émigrés et Français (concerts, représentations théâtrales, soirées littéraires, réunions d'écrivains et d'intellectuels, etc.). Un brouillon du rapport de Čajkovskij au président de la Section française de fin novembre 1921 énumère les événements déjà organisés et les projets pour l'année 1922. C'est, pour 1921 : une manifestation franco-russe à l'occasion du centenaire de Lev Tolstoï ; une réunion franco-russe au club de la Renaissance française (non datées) ; la matinée du 13 octobre au théâtre de Paris (pièce *La Passante* d'Henri Kistema-

22. La comtesse de Béhague, la marquise de Ganay, la vicomtesse de Lariboisière, la vicomtesse Curial, Mme Eugène Petit (épouse du Secrétaire général du Président de la République), la comtesse de Greffulhe, la princesse de Broglie, la duchesse de Crussol, la duchesse de Rohan, F delta rés. 832 (2)(5), (10)(11), Fonds du Comité de secours, BDIC.

23. F delta rés. 832 (2)(5), Fonds du Comité de secours, BDIC.

24. Voir aussi la lettre du 20 juillet 1922 par laquelle le délégué général de la Société des Gens de lettres, Georges Robert, informe le Comité du transfert de la somme de mille francs « spécialement affecté à MM. Balmont, Kouprine, Bouvine », F delta rés. 832 (2)(9), Fonds du Comité de secours, BDIC.

25. F delta rés. 832 (2)(11)(1), Fonds du Comité de secours, BDIC.

kers)²⁶. Comme projets figuraient : la représentation des pièces d'Aleksej Tolstoj (*L'Amour – livre doré*) et de Nikolaj Evreinov (*La Mort joyeuse*) au théâtre du Vieux-Colombier (laquelle eut lieu le 7 mars 1922), ainsi qu'un cycle de conférences sur la Russie organisé par l'Union française²⁷. Ajoutons à ces manifestations des événements omis dans le rapport : le concert franco-russe au profit de l'Union des écrivains et des journalistes émigrés (22 octobre 1921) et la matinée organisée par Jacques Copeau au théâtre du Vieux-Colombier (24 décembre 1921) à l'occasion du centenaire de Dostoëvskij au cours de laquelle Merežkovskij, Bal'mont, André Gide et André Suarès prirent la parole²⁸. On peut donc sans crainte affirmer que, vers le début de 1922, les émigrés avaient de bonnes raisons de croire qu'ils seraient dispensés du prix de la liberté que doit payer toute communauté exilée : exclusion professionnelle et isolement culturel. La multiplication des échanges entre émigrés et Français est illustrée dans la correspondance que Zinaïda Gippius adresse à Vladimir Zlobin et à Ivan Bunin en 1922 : elle s'y plaint du manque de temps et de la fatigue occasionnée au couple Merežkovskij par les « causeries » qu'ils doivent préparer pour les réunions de divers cercles français²⁹.

Certes, l'altruisme caractérisa les membres de la Section française lors de la quête de fonds pour les caisses du Comité et dans l'organisation d'événements culturels au profit des émigrés. Cependant, les bénéficiaires, anciens coryphées du monde artistique de Moscou et de Saint-Pétersbourg, les « chouchous » de l'intelligentsia russe désireux de traiter avec leurs collègues étrangers d'égal à égal, n'en ressentirent pas moins un fort sentiment d'humiliation dans le fait d'être ainsi assistés. D'où l'expression ironique et amère « aller jouer de l'orgue de Barbarie » (*igrat' na šarmanke*) par laquelle ils désignaient leur participation aux soirées caritatives où ils donnaient des « causeries » ou bien lisaient des extraits de leurs œuvres³⁰. Mais les dirigeants du Comité se rendaient bien compte que la quête de fonds publics et privés pas plus que les galas occasionnels ne pourraient approvisionner indéfiniment les caisses du Comité et ce, quelles que soient la bienveillance et la générosité des hôtes français. Aussi le Comité, continuellement à la recherche de sources fixes de revenus, tabla-t-il sur une entreprise inédite dans l'histoire des relations culturelles franco-russes : une maison d'édition qui servirait les intérêts des lecteurs et des écrivains français au même titre que ceux des lecteurs et des écrivains russes.

26. F delta rés. 832 (10)(9), Fonds du Comité de secours, BDIC.

27. Les sujets et les dates de ces conférences ne nous sont pas connus ; seule une lettre non datée de Merežkovskij à Sofia Petit évoque « une soirée sur Dostoëvskij que nous organisons en collaboration avec l'Union française (Paul Gaultier) », F delta rés. 571 (4)(5), Fonds Eugène Petit, BDIC.

28. Voir la lettre de Jacques Copeau (19 décembre 1921), F delta rés. 832 (2)(3), Fonds du Comité de secours, BDIC.

29. Pahmuss, *Stranicy...*, p. 94, 315-316, 318.

30. Voir la lettre de Merežkovskij à Sofia Petit (1921) : « Le 17 de ce mois I. A. Bunin 'jouera de l'orgue de Barbarie'. Et moi aussi j'irai jouer ma chanson égyptienne », Rosina Neginsky, « Materialy po istorii russkoj literatury iz zarubežnyh arhivov. Pis'ma D. S. Merežkovskogo k suprugam Peti », *Novoe literaturnoe obozrenie*, 12, 1995, p. 114.

L'idée de fonder une maison d'édition dédiée à la traduction des écrivains émigrés pour le marché du livre français et des écrivains français contemporains pour le lecteur russe (y compris en Russie, les conditions politiques aidant), proposée au banquet du Comité le 23 juin 1921, fut reçue avec enthousiasme. Il va sans dire qu'une telle entreprise ne paraissait réalisable que dans la convergence de la demande du marché du livre pour les auteurs étrangers et la perspective, certes bien incertaine, de l'ouverture de la Russie aux livres des éditions franco-russes. Le 31 juin 1921, Merežkovskij écrit à Čajkovskij à ce propos :

Nos affaires avec les Français importent beaucoup elles aussi. Ce sont justement ces affaires qui peuvent nous sauver tous, non seulement du point de vue matériel mais aussi moral, surtout si l'on se rend compte que nous autres, les écrivains russes de Paris, représentons toute la Littérature russe qui demeure libre ne s'étant pas mise au service des violeurs. On la sauve en nous sauvant. J'ai senti que les Français – ou Herriot au moins – veulent et peuvent le faire³¹.

Étant donné que l'initiative coïncida avec la période estivale des vacances, l'activité organisatrice ne reprit qu'en automne, le sujet étant au centre de la réunion à l'Union française le 4 novembre 1921³².

Le mémorandum rédigé à l'issue de la réunion décrit le projet en ces termes³³ :

[...] le Comité a décidé à l'unanimité, que la meilleure manière de manifester à l'heure actuelle son activité serait d'organiser une grande maison d'édition russo-française qui publierait des livres en russe et en français. Cette idée a été soutenue et développée au banquet franco-russe du 23 juin dernier par les orateurs français MM. Édouard Herriot et Paul Boyer, qui firent ressortir l'importance et l'intérêt de cette entreprise, dont l'importance culturelle serait immense. En effet, elle ferait d'une part connaître au public français les œuvres des penseurs et écrivains russes qui lui sont en grande partie inconnues et d'autre part, elle publierait en langue russe les nouveautés des auteurs français contemporains pas encore traduits dans cette langue.

Contribuant ainsi au rapprochement intellectuel de deux grands peuples, cette œuvre pourrait par là même acquérir une certaine importance politique dont les résultats se feraient certainement sentir à l'avenir. En effet, les représentants les plus en vue de la littérature, de la science et de la politique russes, se trouvent en ce moment en France.

On a également en vue la publication d'un périodique en langue française, auquel collaboreraient des écrivains français et russes. La constitution de cette maison d'édition donnerait ainsi du travail aux écrivains russes (et français) et répondrait ainsi pleinement au but primordial poursuivi par le Comité.

31. Voir Elena Os'minina, « 'My ob'javim [...] naš sojuz duha suščestvujuščim...' Merežkovskie i N. V. Čajkovskij v načale 1920-h », *Diaspora. Novye materialy*, V, 2003, p. 622.

32. Voir la lettre de Merežkovskij à Sofia Petit du 1^{er} octobre 1921, F delta rés. 571 (5)(6), Fonds Eugène Petit, BDIC.

33. « Mémorandum du Comité de secours aux écrivains et aux savants russes », F delta rés. 832 (1)(5), Fonds du Comité de secours, BDIC.

Le plan de cette maison d'édition a été élaboré par une commission spéciale nommée par le Comité et comprenant MM. N. V. Tchaïkovsky (président), I. A. Bounine, M. A. Landau-Aldanov, D. S. Merejkovsky, N. M. Moguïlansky, T. I. Polner, S. L. Poliakov et S. G. Svatikov. Les organisateurs estiment nécessaire à la valeur de l'entreprise de publier au moins cent livres se rapportant aux trois catégories suivantes : 1. œuvres des écrivains russes en langue russe, 2. œuvres des écrivains français en langue russe, 3. œuvres des écrivains russes en langue française ; et en outre trois fascicules par an de la grande revue ci-dessus indiquée. [...]

Le Conseil d'administration devrait comprendre des Russes et des Français. Ne pouvant réaliser cette entreprise par ses propres forces, le Comité compte sur l'aide de la société française et sur des subsides du gouvernement français. Il fonde cet espoir en premier lieu sur ce que, comme expliqué plus haut, cette œuvre a une grande importance culturelle et politique : le rapprochement intellectuel de la France et de la Russie. En outre, les auteurs, les éditeurs, et les traducteurs français obtiendront d'importants avantages matériels en cas de réalisation de cette entreprise.

Le rapport déjà cité de Čajkovskij à Herriot fournit davantage de détails sur le rôle de la Section française dans la fondation de la maison d'édition franco-russe. Vers la fin novembre 1921, le Comité forma « une commission mixte de techniciens » pour étudier le projet. À côté des représentants de la Section russe, elle comprenait Alberic Cahuet de la Société des Gens de lettres, Lucien Besnard de la Société des auteurs dramatiques et Eugène Morel de la Bibliothèque nationale de France. Par ailleurs, le rapport signalait au président de la Section française que

Le Comité dispose dès maintenant de l'appareil technique puissant comprenant les deux maisons d'éditions russes à Paris, « La Terre russe » [dirigée par T. I. Polner] et « Société anonyme de presse, publicité, éditions ». Cette dernière maison [*Russkaja pečat*], dont le directeur [I. A. Kirillov] est arrivé récemment de Sibérie possède un débouché important en Extrême-Orient où les possibilités dans le pays au change élevé sont particulièrement sérieuses. Du point de vue commercial l'affaire se présente donc d'une manière très avantageuse. Les bénéfices obtenus pourraient être employés d'une part pour augmenter les ressources du Comité et pour amortir le capital prêté d'autre part. Le futur Conseil d'administration devra comprendre des Français et des Russes. Les représentants les plus en vue de la littérature et de la science russes se trouvent actuellement en France. Devant la situation réellement tragique de cette élite russe en exil le Comité de secours aux écrivains et savants russes prie le Gouvernement français d'entendre son appel :

Que la France fidèle à ses traditions séculaires et reconnues dans le monde vienne dans la mesure de ses moyens au secours de la pensée russe !³⁴

Ce rapport de fin d'année n'était pas le premier document adressé à Herriot pour lui rappeler ses engagements concernant le projet. Une lettre détaillant le budget et les

34. Brouillon du rapport à Herriot, F delta rés. 832 (10)(9), Fonds du Comité de secours, BDIC.

plans fiscaux de la future entreprise lui avait déjà été soumise en juillet³⁵. Cette focalisation sur le président de la Section française s'explique : le Comité avait foi en la capacité d'Herriot d'obtenir des subsides de fonds publics, sans lesquels les éditions franco-russes n'avaient aucune chance de voir le jour. Ainsi, dans sa lettre à Bunin (30 juin 1921), Merežkovskij estime que « l'on peut demander [à Herriot] beaucoup d'argent, car Lyon est une ville très riche et Herriot y est un homme assez important »³⁶. Des copies de la lettre à Herriot furent envoyées aux membres influents de la Section française afin qu'ils interviennent avec insistance auprès d'Herriot et d'autres représentants de cercles politiques et administratifs français³⁷.

Les documents du fonds de Sofia Balahovskaja-Petit, l'un de ses membres influents, permettent de comprendre les raisons de l'échec du projet du Comité. Épouse d'Eugène Petit, secrétaire général du Président de la République, Alexandre Millerand, Sofia Petit était née à Kiev, ville qu'elle avait quittée au tournant du siècle pour faire des études en France. Elle avait fréquenté la fine fleur du monde littéraire et intellectuel russe d'avant 1917 à Paris et à Saint-Petersbourg, où les affaires d'État conduisirent Eugène Petit³⁸. C'est à elle que bien des exilés russes écrivaient, lui demandant d'intercéder auprès de son mari pour faciliter leur entrée en France, ce qu'Eugène Petit s'empressait de faire, de sorte que le rôle des Petit dans l'affirmation de Paris comme centre politique et culturel russe n'était pas des moindres³⁹. Il n'est donc pas surprenant que Sofia Petit ait rejoint de bonne heure la Section française (24 juillet 1921⁴⁰) et soit devenue l'un de ses membres les plus actifs. Les lettres que Merežkovskij lui adresse témoignent du conflit entre Herriot et les émigrés russes, conflit qui, en mettant Herriot hors jeu, condamna le projet des éditions franco-russes.

Quelques jours après le banquet du 23 juin au cours duquel Herriot avait promis son assistance dans la recherche de subsides, l'attention des élites politiques et culturelles européennes fut attirée par l'appel radiophonique de Maksim Gor'kij (6 juillet 1921) révélant « aux hommes honnêtes » qu'une famine catastrophique

35. Voir brouillons de cette lettre : F delta rés. 832 (10)(11) et F delta rés. 832 (10)(9), Fonds du Comité de secours, BDIC. Voir aussi les lettres de Bunin et de Merežkovskij à Sofia Petit des 11 juillet et 5 septembre 1921, Leonid Livak, « Rannij period russkoj emigracii : Po materialam sobranija Sofii i Ežena Peti », in Lazar Fleishman, Hugh McLean, eds., *A Century's Perspective : Essays on Russian Literature in Honor of Olga Raevsky Hughes and Robert P. Hughes*, Stanford : Stanford Slavic Studies, Vol. 32, 2006, p. 434-435, 448.

36. Pahmuss, *Stranicy...*, p. 130.

37. Voir les lettres de Bunin (11 juillet 1921) et de Merežkovskij (5 septembre 1921) à Sofia Petit, Livak, « Rannij period... », p. 434-435, 448 ; et la correspondance Bunin-Merežkovskij (30 juin, 7 et 14 juillet 1921) in Pahmuss, *Stranicy...*, p. 130, 140-141.

38. Ioannis Sinanoglou, « La Mission d'Eugène Petit en Russie : le Parti socialiste français face à la révolution de Février », *Cahiers du Monde russe*, 18 (2-3), 1976, p. 133-170 ; Rosina Neginsky, « Pis'ma k Sof'e Grigor'evne Balašovskoj-Peti, Zinaïda Gippius », *Russian Literature*, 37, 1995, p. 59-92.

39. À ce propos, voir les lettres de Fondaminskij (1)(4) et (5)(5), d'Avksent'ev, d'Aldanov et de Višnjak (1)(5), de Bal'mont (1)(6), de Berdjaev (1)(7), de Bunin (1)(8), des Merežkovskij (2)(5) et (4)(5), de Zajcev (2)(6), etc., Fonds Eugène Petit, F delta rés. 571, BDIC.

40. F delta rés. 832 (2)(1), Fonds du Comité de secours, BDIC.

sévisait en Russie. Herriot se trouva bientôt engagé dans l'œuvre au profit des victimes. Or beaucoup d'intellectuels émigrés estimèrent que cet appel n'était qu'un chantage bolchevique visant le public occidental, la famine n'étant, selon ces interprètes, qu'une arme délibérément employée par le gouvernement soviétique dans sa lutte contre la résistance anticommuniste populaire. Merežkovskij développa cette idée dans ses lettres ouvertes à Gerhardt Hauptmann (13 août 1921) et à Fritjof Nansen (18 septembre 1921). Il va sans dire que les nouvelles démarches d'Herriot auprès de fonds publics et d'organismes caritatifs repoussaient indéfiniment le concours financier qu'il avait promis d'apporter au projet du Comité. Le 5 septembre Merežkovskij écrit à Petit : « Si Herriot nous abandonne nous serons tous perdus, et les affamés de la Russie n'en iront pas mieux. Les Français doivent comprendre que ce ne sont pas les affamés qu'ils aident mais les bolcheviques, les meurtriers de la Russie » ; et quelques semaines plus tard (19 octobre) il parle du « refus d'Herriot (ce fanfaron !) » d'aider l'entreprise du Comité⁴¹. Cependant les efforts de ce dernier ne s'arrêtèrent pas là. La Section russe sollicita l'appui de Paul Boyer, vice-président de la Section française, et celui d'autres collaborateurs français. La question des éditions franco-russes figurait encore à l'ordre du jour de la réunion des deux Sections tenue dans les locaux de l'Union française le 21 février 1922⁴². Néanmoins le projet n'aboutit pas et fut abandonné à l'été. On ne peut exclure que les divisions idéologiques à l'intérieur des deux Sections aient contribué à l'échec. En mai, quelques membres de la Section russe, dont A. N. Tolstoj, A. Vetlugin et I. M. Vasilevskij, furent radiés pour leur collaboration au journal prosoviétique *Nakanune*. Un peu plus tard, la réorientation du Parti radical-socialiste pour la reconnaissance du gouvernement de Lenin, couronnée par le voyage d'Herriot en Russie, provoqua le départ des radicaux de la Section française, y compris celui de son président dont les fonctions échurent d'abord au prince de Monaco (1923), puis à la comtesse Anna de Noailles (1924)⁴³.

L'indisponibilité d'Herriot et l'incapacité de la Section française à financer le lancement des éditions franco-russes aggravèrent le mécontentement des membres influents de la Section russe. Leur mise en cause des principes de la collaboration franco-russe au sein du Comité éclata à l'été 1922 : Merežkovskij abandonna la vice-présidence de la Section russe et tenta de rallier un groupe de collègues à l'idée d'un autre organisme de secours aux écrivains exilés lequel servirait également de nouveau lieu de rencontres franco-russes. Nul n'a mieux exprimé les principes sur lesquels le nouvel organisme, Les Amis des lettres russes, devait être fondé que

41. Voir Livak, « Rannij period... », p. 435-436.

42. Rapport du 15 février 1922, F delta rés. 832 (2)(5), Fonds du Comité de secours, BDIC.

43. Voir les attaques d'émigrés contre Herriot dans la presse française : Grigorij Aleksinskij, « Le Voyage de M. Herriot », *Le Mercure de France*, 160, 587, 1^{er} décembre 1922, p. 554-556 ; Vladimir Drabovic, « Que va faire en Russie M. Herriot ? », *L'Éclair*, 12281, 18 septembre 1922, p. 1 ; *Id.*, « Les Dessous d'un beau voyage. – Où l'on peut voir que les Soviets se moquent bien de M. Herriot », *L'Éclair*, 12298, 4 novembre 1922, p. 1 ; Dmitrij Merežkovskij, « Quand la Russie renaîtra... – 'Lénine est un ange !' », *L'Éclair*, 12522, 16 juin 1923, p. 1 ; Boris Suvorin, « Le Voyage de M. Herriot », *Avenir*, 1626, 25 août 1922, p. 1.

Merežkovskij lui-même dans une lettre au critique et romancier Edmond Jaloux (6 décembre 1922) :

Cher Maître et Ami,

plus je pense et plus il me paraît qu'il faudrait insister fermement et dès maintenant (avant que le métal en fusion ne soit refroidi) que le but des « Amis » devrait être l'aide *morale* aussi bien que matérielle ; peut-être même le premier est le plus important. Les écrivains russes en France ne devraient pas être des *objets* de bienfaisance dans le sens vulgaire et humiliant de ce mot. Vous savez aussi bien que moi que la « bienfaisance » n'est que trop souvent un amusement, un petit jeu de dames patronnesses qui l'achètent à vil prix, le temps perdu en œuvres de bienfaisance ne leur coûtant presque rien tandis que le prix payé par les « objets » est trop haut – c'est humiliation morale. Oh, *le sadisme innocent* de la bienfaisance ! Nous en avons fait et nous en faisons une terrible expérience...

Ainsi donc le résultat pratique de toutes ces considérations théoriques serait : il faudrait nous aider à sortir de la solitude profonde, de l'abandon, dans lequel nous vivons voilà déjà plus de deux ans. Vous, cher Maître et Ami (je vous le dis de tout mon cœur) vous êtes le premier parmi nos confrères français qui nous avez tendu la main, mais nous espérons que vous ne serez pas le dernier. Nous sommes les représentants d'une grande force spirituelle de la Littérature, de l'Art, de la Pensée russe – choses assez mal connues en France et nous pourrions vous servir à mieux les connaître. Voilà le principe d'*aide mutuelle*, sinon d'égalité, tout au moins d'unité d'intérêts qu'il faudrait poser dans la constitution du petit cercle d'« Amis des Lettres Russes ». [...] ⁴⁴

L'initiative de créer les Amis des lettres russes témoigne, entre autres, qu'il n'y avait pas unanimité parmi les membres russes du Comité quant au « bon usage » des fruits de la bienfaisance provenant de la Section française. On a vu que, parallèlement à l'œuvre caritative, la Section française s'était chargée d'introduire les exilés dans la presse, l'édition et les cercles intellectuels français. Même si les instigateurs russes des « Amis » ont jugé cet aspect de l'action de la Section française peu efficace (constat difficile à partager au vu des résultats, cf. *supra*, et même en tenant compte de l'échec du projet d'éditions franco-russes), n'auraient-ils pu œuvrer à l'amélioration du fonctionnement du Comité au lieu de rompre avec lui ? Or si l'on ne trouve pas trace de débats sur l'efficacité de la Section française dans les archives du Comité, on y trouve, en revanche, celle du conflit entre l'administration et un groupe d'écrivains éminents : Bunin, Bal'mont, Gippius, Kuprin, Merežkovskij. Ce conflit était le reflet d'une rivalité pure et simple entre écrivains exilés. Selon les notes de Čajkovskij, les coryphées estimaient que l'effort de la Section française, éparpillé parmi tous les émigrés venant chercher leur « planche de salut » auprès du Comité, ne leur bénéficiait pas suffisamment. Pour Čajkovskij, un tel égoïsme était choquant ; pour les coryphées, l'idée de partager la sollicitude française avec le plus grand nombre était non moins choquante⁴⁵. À vrai dire, même

44. Ms 6851, Dossier Edmond Jaloux, Jacques Doucet.

45. Voir détails de ce conflit in Os'minina, « 'My ob'javim... », p. 622-625.

si le projet de créer une maison d'édition avait abouti, les principes de sa gouvernance seraient allés à l'encontre des vœux du groupe rebelle. Un an auparavant Merežkovskij écrivait à Čajkovskij que « la composition de la rédaction des éditions franco-russe est la question la plus importante. En ce qui concerne les Russes, j'y aurais inclus vous-même, Bunin, Kuprin, Bal'mont, Z. N. Gippius et, si vous le trouvez souhaitable, moi aussi. Il me semble que personne d'autre n'est nécessaire »⁴⁶. Ainsi, dès le début, les coryphées espéraient exercer un contrôle quasi complet sur les décisions éditoriales des éditions franco-russes : un cercle étroit d'écrivains émigrés aurait dicté le programme des éditions, devenant non seulement les barons de la vie littéraire de la diaspora russe en France mais aussi, sans doute, les auteurs russes exilés les plus connus du public français. Aussi, après l'échec du projet d'éditions franco-russes, ces mêmes écrivains se séparèrent du Comité pour fonder Les Amis des lettres russes dans l'espoir de capter à leur seul profit l'attention des élites françaises.

Le nouvel organisme, qui se mit en place à l'automne 1922, était loin de renoncer à bénéficier de l'œuvre caritative « humiliante », à cette nuance près que désormais celle-ci ne profiterait qu'à un petit nombre de figures de premier plan de la vie littéraire émigrée, rivalisant *ipso facto* avec l'œuvre du Comité. Le 3 décembre 1922 Gippius informait Zlobin : « Moi, au contraire, je trouve que vous auriez eu tort d'accepter un prêt du Comité [...] Ceci vous aurait empêché d'entrer dans notre société des 'Amis des lettres russes' [...] Nous n'avons qu'une condition : ne jamais rien emprunter au Comité »⁴⁷. L'événement inaugural des « Amis des lettres russes » eut lieu le 28 novembre 1922 à l'hôtel de la comtesse de Béhague, ancien membre de la Section française du Comité, avec une soirée « grandiose » au profit de Gippius, Merežkovskij et Bunin. À cette soirée, les danses de la troupe de Clotilde et Aleksandr Saharov, « d'un caractère national si curieusement marqué », furent « commentées par une causerie du grand écrivain Méréjkovski » lequel « révéla là une nouvelle face de son talent si original »⁴⁸, continuant ainsi bon gré mal gré de « jouer de l'orgue de Barbarie ». Cet événement mit le feu aux poudres du conflit avec les membres restants du Comité, de plus en plus scandalisés par l'égoïsme des coryphées, et scella la sécession de ces derniers⁴⁹. Il va sans dire que le

46. Voir sa lettre du 31 juin 1921, *ibid.*, p. 622.

47. Pahmuss, *Stranicy...*, p. 321.

48. « Nos échos. – Pour les intellectuels russes », *L'Intransigeant*, 15448, 21 novembre 1922, p. 2 ; « Pour trois écrivains russes », *Le Figaro*, 323, 19 novembre 1922, p. 2 ; Elena Izvol'skaja, « Pour les écrivains russes malheureux », *Le Figaro*, 330, 26 novembre 1922, p. 1 ; Robert de Flers, « Pour les écrivains russes amis de la France », *Le Figaro*, 332, 28 novembre 1922, p. 1. Voir aussi la « causerie » de Merežkovskij « Le Mystère de la danse (Les Sakharoff) », *Le Figaro*, 351, 17 décembre 1922, p. 1-2.

49. Gippius écrit à Zlobin : « Des petits scandales à propos de la soirée ont déjà éclaté : pourquoi faire en sorte qu'elle ne profite qu'à nous et à Bounine ? Comme si l'on aurait pu monter cette soirée autrement » (Pahmuss, *Stranicy...*, p. 316). Voir aussi la lettre outragée de Bunin (9 décembre 1922) au mécène russe (Rozenal') qui coupa les vivres à Bal'mont, Bunin, Kuprin et aux Merežkovskij en automne 1922 à cause de leur engagement auprès des Amis des lettres russes, F delta rés. 832 (2)(11)(2), Fonds du Comité de secours, BDIC.

départ de ces personnalités ne fit qu'affaiblir à partir de 1923 l'apport de la Section française du Comité à l'œuvre de secours aux auteurs émigrés.

L'organisation des Amis des lettres russes fut assurée, outre les Merežkovskij, par le prince V. N. Argutinskij-Dolgoroukij, ancien directeur du musée de l'Ermitage et ancien secrétaire de l'Ambassade russe à Paris, qui devint le président russe des « Amis ». Lev Bakst et Ida Rubinstein apportèrent leur appui à l'entreprise. La comtesse de Béhague et Edmond Jaloux, le président français de la société, assurèrent le ralliement de forces françaises⁵⁰. Les démarches de la nouvelle société auprès des élites françaises ne différaient pas de celles du Comité. On y voit les mêmes dîners chez les « dames patronnesses » ; les mêmes rencontres avec les intellectuels et les écrivains français dans les salons parisiens ; les mêmes manifestations culturelles au profit d'écrivains (la soirée Ida Rubinstein, par exemple) ; le même effort d'introduire les émigrés dans la presse française et promouvoir leurs écrits auprès des lecteurs français⁵¹. Cette dernière tâche incombait à Edmond Jaloux et Henri de Régnier, qui lancèrent une campagne publicitaire dans les journaux *L'Éclair*, *Les Nouvelles littéraires* et *Le Figaro*, campagne fort appréciée des membres de la Société des Amis des lettres russes. Pour Merežkovskij, « c'est pour la première fois qu'un grand écrivain de la France nous salue fraternellement et nous ne l'oublierons jamais — vous pouvez en être sûr »⁵². Jaloux servait également d'intermédiaire entre les émigrés et les périodiques français (*L'Éclair*, *Les Nouvelles littéraires* et *La Revue européenne* surtout) et, de toute évidence, d'agent littéraire pour les manuscrits de ses protégés russes⁵³.

Or la Société des amis des lettres russes n'a pas réalisé (et, autant que nous le sachions, ni même tenté de réaliser) le projet d'éditions franco-russes dont rêvait Merežkovskij et qu'il avait sans doute en tête en évoquant la réciprocité comme principe fondateur des « Amis ». À la fin de 1922, l'idée d'une maison d'édition fut réactualisée par Boris Šlecer, membre du Comité, qui était bien placé pour monter une telle entreprise grâce à ses contacts avec les milieux littéraires tant russe que français. Sur la base de la maison d'édition de Jakov Šifrin (Jacques Schiffrin), Šlecer lança en 1923 les éditions de la Pléiade dont le but était semblable à celui des « Textes intégraux de la littérature russe » de Bossard, à savoir la mise en valeur des lettres russes à l'aide de traductions plus fidèles et plus professionnelles. Ne bénéficiant ni du capital de la maison Bossard ni des subsides publics sur lesquels comptaient les instigateurs des éditions franco-russes au sein du Comité, la Pléiade vit la possibilité de réaliser, même partiellement, le projet du Comité en se lançant dans

50. Voir les lettres de Merežkovskij à Jaloux de 1923 (Ms 6852-6854, Ms 6856, Dossier Edmond Jaloux, Jacques Doucet) et la lettre de Gippius à Bunin du 30 octobre 1922 (Pahmuss, *Stranicy...*, p. 94)

51. Voir lettres de Gippius (23 décembre 1922, 9 janvier 1923) à Zlobin (*ibid.*, p. 327-328).

52. Voir sa lettre à Jaloux (été 1923), MS 6854, Dossier Edmond Jaloux, Jacques Doucet. Voir aussi au même Dossier les lettres de remerciement de Bal'mont (5 mars 1923, Ms 6781α), Bunin (22 juillet 1923, Ms 6816α) et Kuprin (23 novembre 1923, Ms 6850).

53. Voir lettres de Merežkovskij (Ms 6853, Ms 6855) et de Bunin (Ms 6816α), Dossier Edmond Jaloux, Jacques Doucet.

l'édition de luxe et en tablant sur la traduction des auteurs russes les plus « sûrs », c'est-à-dire les écrivains du XIX^e siècle. Ainsi, entre 1923 et 1925, virent le jour, dans la collection « Les Auteurs classiques russes », les récits de Čehov, de Dostoevskij, de Gogol', de Lermontov, de Leskov, de Puškin, de Tolstoj et de Turgenjev. Le succès commercial des éditions de la Pléiade⁵⁴ était dû non seulement à la qualité des traductions et à la demande du marché du livre, mais aussi au concours apporté par André Gide et Charles du Bos qui, tous deux, louèrent la Pléiade⁵⁵. Or la Pléiade ne remplit pas un des buts principaux des éditions franco-russes ambitionnées par le Comité : traduire les auteurs russes émigrés. La Pléiade ne se tourna vers les émigrés qu'en 1925, sa survie financière désormais assurée. Ainsi, en 1926-1927, Šifrin, plein d'optimisme quant à la demande du marché français pour les auteurs russes⁵⁶, édita trois livres de Šestov et un ouvrage de Pavel Muratov. Mais les ventes ne furent pas à la hauteur des attentes. De fait, le changement de conjoncture idéologique et culturelle lié à la reconnaissance de l'URSS ne fut pas sans incidences et la Pléiade se vit contrainte de revenir aux classiques russes. Afin d'éviter de tels aléas, la maison Šifrin s'allia avec un organisme franco-russe expressément apolitique, la Société des amis du livre russe. Créée « à l'initiative d'un groupe d'écrivains russes et français », elle avait pour but « le travail en commun avec les bibliographes et les bibliophiles français » sur le passé (mais pas le présent !) du livre et de la littérature russes⁵⁷.

Quid de l'autre but avoué des éditions franco-russes projetées par le Comité, la publication des œuvres d'écrivains français en traduction russe ? Ici encore Boris Šlecer était décidé à rattraper, au moins partiellement, l'échec du Comité. En 1924, en plein succès commercial de la Pléiade, il entreprit de mettre en place une société d'édition qui s'en chargerait, mais cette fois-ci avec un engagement du monde littéraire français bien plus net. Ses lettres à Charles du Bos dessinent les grandes lignes du projet qui s'inspirait de toute évidence de l'initiative défunte de 1921⁵⁸. Le 26 août 1924 Šlecer informait Du Bos de la fondation officielle de la Société des amis du livre français à l'étranger, organisme exempt, selon lui, de tout caractère

54. Voir la lettre de Šestov à German Lovckij (15 février 1925) : « 'La Pléiade' a fait paraître une série de livres russes en édition de luxe (*La Dame de pique*, *Premier amour*, *L'Éternel mari*, *Les Contes de Gogol'*) et les ventes marchent très bien » (Baranova-Šestova, *Žizn' L'va Šestova...*, I, p. 351-352).

55. Gide préfaça le premier volume de la collection (*La Dame de pique* de Puškin), tandis que Du Bos se chargeait des recensions pour la presse (voir la lettre où Šlecer sollicite du critique cette forme de soutien, Ms 26685, Dossier Charles Du Bos, Jacques Doucet). Pour plus de détails sur la collaboration Šifrin-Šlecer-Gide, voir *Correspondance André Gide et Jacques Schiffrin, 1922-1950*, P. : Gallimard, 2005.

56. Sur les projets de Šifrin et ses négociations avec Šestov, voir la lettre de ce dernier à Lovckij du 14 février 1925 (Baranova-Šestova, *Žizn' L'va Šestova...*, I, p. 351-352).

57. « Informations littéraires », *L'Europe nouvelle*, 354, 29 novembre 1924, p. 1599. Du côté russe, la société avait pour membres des universitaires, des écrivains et des éditeurs : M. A. Aldanov, P. P. Gronskij, G. L. Lozinskij, A. N. Mandel'stam, B. S. Mirkin-Gecevič, B. E. Nol'de, J. Povolockij, etc. On ne sait rien des participants du côté français.

58. Voir les lettres de Boris Šlecer à Charles Du Bos (26 août et 7 septembre 1924), Ms 26685, Dossier Charles Du Bos, Jacques Doucet.

politique et commercial et dont le but était d'« aider au rayonnement, à la pénétration de la culture française en Russie et dans les pays limitrophes ». Le 7 septembre Šlecer fournit plus de détails sur la structure de la société. La partie technique (finances, impression, distribution) fut confiée à Efim Pinès, un émigré qui avait acquis une grande expérience en gestion des affaires, ayant dirigé à Berlin un organisme humanitaire qui s'occupait de l'envoi de colis alimentaires en Russie. Boris Šlecer et Vincent Muselli se chargèrent du travail éditorial. En sollicitant la participation d'écrivains français, Šlecer soulignait que la Société ne poursuivait aucun but politique – fait crucial pour une entreprise émigrée à une époque où l'attitude de l'intelligentsia française commençait à devenir de plus en plus favorable au régime soviétique. Or Šlecer cherchait à rallier à sa cause les écrivains et les intellectuels « sans distinction de partis et de groupes littéraires ».

Malgré un comité de patronage impressionnant⁵⁹, la Société, compte tenu des changements intervenus, était vouée à l'échec. Nous ignorons si elle parvint à publier un seul livre. Elle aurait sans doute eu ses chances deux ans plus tôt, car à l'époque les autorités soviétiques ne pratiquaient pas encore la prohibition des livres en russe publiés à l'étranger. Jusqu'en 1925, un éditeur russe à Berlin jouissait de conditions économiques plus favorables qu'en Russie, tout en profitant de l'exportation de sa production vers le marché soviétique. Telle était en partie la motivation des éditions franco-russes du Comité dont les instigateurs ne comptaient pas uniquement sur le pouvoir d'achat du lecteur émigré (sa connaissance du français était de toute façon plus probable que celle du lecteur soviétique), mais espéraient que les traductions d'écrivains français contemporains échapperaient aisément à la censure soviétique. Mais cette situation changea après 1924 : la consolidation du pouvoir soviétique eut pour corollaire le renforcement du contrôle idéologique et le protectionnisme grandissant du marché du livre soviétique à l'encontre de tout produit étranger, surtout de langue russe⁶⁰. Ironie de l'histoire : les émigrés liraient les traductions d'auteurs français dans des éditions soviétiques, et les traductions d'auteurs soviétiques seraient pour la plupart assurées par des émigrés déterminés à vivre de leur plume (Elena Izvol'skaja, Mark Slonim, Perikl Stavrov, Boris Šlecer, etc.).

Le bilan des initiatives éditoriales de Boris Šlecer – réussite partielle du programme de la Pléiade et échec de la Société des amis du livre français à l'étranger – reflète les changements du contexte culturel et idéologique de la diaspora russe en France advenus vers la fin de 1924. Ces changements rendaient impossible en 1925 ce qui semblait réalisable en 1921-1923 – une maison d'édition consacrée entièrement aux traductions des œuvres d'auteurs émigrés et de leurs contemporains français.

*

59. En voici quelques membres : Abel Hermant, Jean-Richard Bloch, Charles Du Bos, Francis Carco, Georges Duhamel, André Gide, Charles-Henry Hirsch, André Maurois, Raoul Ponchon, Henri Prunières, Guy de Pourtalès, Jacques Rivière, Henri de Régnier, Robert de Traz, etc.

60. Arlen Blum, « Pečat' russkogo zarubež'ja glazami Glavlita i GPU (Po arhivnym dokumentam sovjetskoj cenzury 20-h godov) », *Novyj žurnal*, 183, 1991, p. 266-277.

L'avènement en été 1924 du Cartel des gauches, avec Édouard Herriot à la tête de la République et la reconnaissance diplomatique de l'URSS en octobre 1924, sonna le glas de la première période de la participation de l'émigration russe à la vie littéraire et intellectuelle française. Maintenant que l'avenir de la Russie soviétique ne paraissait plus si incertain au lecteur français, on vit une chute spectaculaire de l'intérêt pour la thématique russe et, par ailleurs, le remplacement des auteurs émigrés dans la presse et les maisons d'éditions de gauche par des auteurs soviétiques ou par des exilés « bolchevisants » porteurs de la « voix de la vraie Russie » à travers leurs informations artistiques et sociopolitiques sur « la patrie du prolétariat vainqueur ». Joseph Kessel consigna ainsi l'attitude changeante de l'intelligentsia française à l'égard des auteurs émigrés :

Ce retentissement de la vie nouvelle sur la littérature nouvelle nous le voyons déjà dans l'incompréhension absolue qui sépare les auteurs restés en Russie et ceux qui l'ont quittée. Ces derniers ont, pour la plupart, été présentés en France. Leurs noms sont bien connus. Ce sont, pour ne parler que des principaux, Balmont, Kouprine, Merejkowski, Chmelev et l'admirable Ivan Bounine qui est, à coup sûr, l'un des plus grands écrivains vivants. Je ne parlerai pas de ces auteurs émigrés, d'abord parce qu'ils sont plus ou moins familiers au public français et surtout parce qu'ils n'ont presque rien produit depuis leur exil. Par leurs œuvres, ils se rattachent à une belle et grande tradition, mais qui ne correspond plus au rythme qui fait vivre les jeunes écrivains russes⁶¹.

La nouvelle donne eut un impact immédiat sur la fréquence de la participation des émigrés à la vie littéraire et intellectuelle française. Déjà en 1925, leur implication dans la vie intellectuelle française perdit sensiblement de son intensité dans tous les domaines – presse, édition, échanges directs – pour n'en regagner qu'en 1929 avec l'avènement de la jeune génération d'auteurs émigrés, mieux intégrée à la culture française. Les changements sociopolitiques, intervenus en France comme en URSS, mirent alors en valeur aux yeux du lectorat français les auteurs émigrés en tant que force intellectuelle anticommuniste et source russe d'informations *indépendantes* sur la Russie soviétique⁶².

Gippius caractérise ainsi la période 1925-1930 : « Les contacts avec les Français vont en s'affaiblissant »⁶³. En effet, non seulement la Société des amis des lettres russes ne semble pas avoir survécu à l'année 1924, la Section française du Comité de secours aux écrivains et aux savants russes - encore très active en 1924 (voir, par exemple, la soirée Puškin à la Sorbonne le 12 juin et le concert caritatif au théâtre de l'Étoile le 23 juin) - ne participait plus de manière significative à l'œuvre du Comité à partir de 1925⁶⁴. Même les « dames patronnesses » furent emportées par

61. « La Nouvelle littérature russe », *La Revue de Paris*, 5, 15 septembre 1925, p. 310.

62. Voir Livak, « K izučeniju učastija... ».

63. Pahmuss, « Zinaida Gippius : Istorija emigrantskoj intelligencii », p. 3.

64. Nous n'avons trouvé qu'une exception : la soirée de l'Union française (20 mai 1927) au profit du Comité, *F delta rés.* 832 (7)(3), Fonds du Comité de secours, BDIC.

la vague du « bolchevisme de chambre » qui marqua la vie intellectuelle française de la seconde moitié des années 1920 et ne fut endiguée que vers 1930 par la sauvagerie de la révolution stalinienne. Mais lorsqu'en 1925 Aleksej Remizov se présenta à une réception chez une dame du beau monde parisien désireuse de faire la connaissance d'un écrivain russe, l'hôtesse, ayant compris qu'il s'agissait d'un émigré, lui battit froid pendant toute la soirée⁶⁵.

S'ajoutant à la collaboration de nombreux auteurs émigrés à la presse et à l'édition françaises, les succès et les échecs des initiatives décrites ci-dessus (auxquelles on ne saurait nullement réduire l'histoire des rapports directs entre les émigrés et leurs hôtes en 1920-1925) ne sont que quelques épisodes du tableau mal connu des relations entre émigrés et français dans l'entre-deux-guerres. Dix ans avant les débats franco-russes sous l'égide de la revue *Čisla* et les réunions au Studio franco-russe, tous deux montés par la génération cadette d'écrivains exilés, les contacts entre les élites émigrée et française étaient déjà suffisamment importants pour trouver une place dans le projet de l'histoire de l'intelligentsia émigrée de Zinaïda Gippius. De tels efforts pour la collaboration et le dialogue franco-russe traversent en fil rouge toute l'histoire de la diaspora russe en France. Or ils commencent à peine seulement à trouver la place qui leur revient dans l'historiographie et, partant, à changer le regard jusqu'ici porté sur la contribution des émigrés russes à la vie culturelle et intellectuelle du pays d'adoption.

The University of Toronto
Department of Slavic Languages and Literatures

leo.livak@utoronto.ca

65. Reznikova, *Ognënnaja pamjat'...*, p. 89.